

Inter
Art actuel



Entropie — Néguentropie un jardin sauvage — Lausanne (Suisse)

Philippe Rahm et Jean-Gilles Décosterd

Numéro 69, hiver 1998

Paysages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rahm, P. & Décosterd, J.-G. (1998). Entropie — Néguentropie : un jardin sauvage — Lausanne (Suisse). *Inter*, (69), 24–25.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Entropie — Néguentropie : un jardin sauvage — Lausanne (Suisse)

Philippe RAHM, Jean-Gilles DÉCOSTERD

ENTROPIE

Un quartier de ville est abandonné

À l'origine, une cause physique : un lieu désavantagé au regard des conditions d'habitabilité humaine : peu de lumière, peu d'air, peu de paysage, une pente exposée au nord, où le soleil ne vient que rarement, un encaissement vers une rivière aujourd'hui comblée, presque un ravin, sombre, humide, poussiéreux, renfermé, plus proche de la terre que du ciel. Une entropie naturelle : le ravin s'érode, l'architecture aussi : les corps physiques tendent à s'effondrer vers le fond de la rivière. Un lent écoulement de substances, mû par la pesanteur. Soudainement, un écroulement brutal de pierre, de fer et de bitume. Toujours vers le bas de la pente. Seuls quelques hommes et des animaux remontent la pente. La végétation, aussi. Tout le reste est d'un poids incroyable.



L'entropie est un nivellement physique et chimique progressif et inéluctable dont le processus se met en place par l'absence d'apport d'énergie extérieure : c'est un système fermé. Le quartier du Rôtillon dans son état présent donne certains outils pour comprendre un urbanisme entropique. Celui-ci débute par l'arrêt d'apport énergétique extérieur humain. Le quartier quitte les circuits de production, abandonné par le politique, l'économique et le culturel. La matière du quartier est délaissée par les systèmes humains et retourne au milieu naturel. Poussière, dégradations physiques débutant par les couches superficielles : la peinture s'écaille entraînant avec elle couleurs, signes et langages. Il y a d'abord une érosion culturelle. Le fer rouille, puis la pierre s'érode. Les formes se cabossent, les murs bougent et se fendent : petit à petit ils se décomposent, perdent leur cohésion d'ensemble au profit d'expressions particulières qui s'affranchissent et mènent leur propre destin : une pierre tombe. Car dessous, c'est l'érosion du ravin qui entraîne dans sa chute l'architecture et les autres structures humaines. Rien ne vient plus arrêter ce lent abaissement physique et avec lui la déchéance des structures humaines. L'ordre global est remplacé par des ordres particuliers contingents, issus de la géologie et du climat.

Fentes, craquelures, rouille, effondrement, autant d'actions causées par les conditions extérieures naturelles et que le peu d'énergie humaine encore présente n'arrive plus à contenir : on lutte au coup par coup contre l'érosion, contre ce qui devient le plus menaçant. On sangle un immeuble pour qu'il ne se désosse pas, on ancre un mur profondément dans le sol pour qu'il ne dégringole pas avec le terrain. Petites actions légitimes qui nous font gagner du temps et qui témoignent d'un urbanisme fait d'humilité et de pesanteur.

Il faut rompre avec la moralité de la matière

Nous considérons ainsi que le quartier du Rôtillon est une ville qui tend vers le naturel au sens où son architecture et ses infrastructures urbaines tissent petit à petit une entente avec le milieu naturel et ses forces. En acceptant l'érosion, l'architecture accepte la matière dont elle est faite et passe du statut d'artefact à celui d'objet naturel. La matière du quartier se met progressivement à ressembler au paysage de ses origines : montagnes et vallons, surrection et érosion, colonisation par les plantes. Nous comprenons que cette ouverture au milieu naturel n'est possible que par le retrait trop important d'un apport énergétique humain. Si l'érosion témoigne moralement de la décadence et de l'entropie culturelle, elle est au contraire néguentropique au niveau biologique et chimique. Et en cela, le Rôtillon esquisse un modèle de ville entropique où l'homme ne serait plus séparé du monde sensible mais où il réintégrerait les cycles naturels. Rompre avec la moralité et la sémiotique de la matière est le premier pas pour une ville entropique.

NÉGUENTROPIE

La ville s'engage dans les cycles naturels

Le quartier présente une entropie culturelle. Négative pour l'homme de prime abord puisque singeant sa propre dégénérescence, cette entropie s'avère au contraire néguentropique, pour reprendre une expression de Henri LABORIT, c'est-à-dire évolutive et productrice de vie. Car si le quartier est un système énergétique fermé en ce qui concerne l'activité humaine, il reste globalement un système ouvert, puisque tirant de la photosynthèse son énergie. En abandonnant le quartier, l'homme redonne ainsi un lieu à la dynamique végétale, qui n'ayant plus aucune contrainte peut se développer. Il y a augmentation de la biomasse, absorption de poussière et du CO₂ et production d'oxygène. C'est ainsi que tout un quartier de la ville se retrouve engagé dans les cycles naturels planétaires. La friche prend le dessus et colonise les anciens effondrements. Partout où il y a érosion, il y a colonisation par le végétal. Chaque fissure, chaque dislocation, chaque manifestation d'érosion ouvre une brèche dans laquelle le végétal s'engouffre.

Étrange paradoxe au départ : la vie n'apparaît que là où l'homme disparaît. Car nous comprenons que l'énergie apportée par l'homme dans une ville serve avant tout à bâtir des structures humaines et à les conserver dans un état stable. La

notion de structure humaine s'oppose ici à la substance des matières et à leur nature physique, chimique et biologique, de même qu'elle est fondamentalement détachée des cycles naturels. En effet, la matière capitalisée dans un usage doit perdre sa nature sensible pour remplir une fonction et émettre une signification culturelle. Cette stratégie d'asservissement de la matière qui est au fondement de la ville classique est en même temps sa propre menace. Car la dégradation inévitable de la matière entraîne malgré elle dans son érosion les signes culturels qu'on lui avait attribués. Ainsi, et cela sans raison, on perçoit de manière erronée l'évolution physique, chimique et biologique de la ville comme une perte et un symptôme de mort parce qu'y est associée une dégénérescence des signes culturels. Il ne viendrait à l'idée de personne de dire que les montagnes sont en décadence. Ni que l'apparition de mousses dans la forêt est le signe de la décrépitude. Car nous n'attribuons pas de caractères moraux aux objets naturels. De la même manière, nous n'attribuerions pas de valeur esthétique aux matières de la ville si celles-ci n'étaient pas teintées de sens anthropique.

Intégrer les processus naturels dans la production urbaine

Dans la ville entropique, les matières perdent toute signification culturelle. Libérées du carcan sémiotique, elles sont livrées à elles-mêmes et aux processus naturels. Plus de jugements de valeur, plus de morale, mais une simple acceptation du temps qui passe, de la pluie et du soleil. Ce qui passait jusqu'alors pour une expression de décadence devient la manifestation de processus physiques, chimiques et biologiques. Aucune raison de les arrêter : ainsi va la vie et heureusement. Ces processus permettent avant toute chose l'apparition de la vie par la photosynthèse. Ils engagent les actions humaines dans des échanges écologiques globaux. La ville entropique envisage la production urbaine comme un acte néguentropique.

Ainsi la ville qui n'a fait jusqu'à aujourd'hui que puiser de l'énergie sans jamais en émettre en retour, la ville qui est une cristallisation glaciale du temps, la ville qui a accablé la campagne pour qu'elle lui fournisse de l'énergie, regagne dans l'urbanisme entropique un statut d'objet naturel. La matière minérale s'érode, le végétal colonise chaque interstice. Les stratégies de la ville entropique seront donc l'abandon des superstructures sémiotiques des matières végétales et minérales de la ville, l'intégration de l'ensemble des matières dans les cycles de vie, la construction selon les lois naturelles de la pesanteur, l'archaïsme, l'hyperstaticité, l'érosion de l'architecture, l'entropie, amplification de la dynamique végétale, néguentropie. Consolidation par reconstruction parallèle, intégration des faits physiques, chimiques et biologiques dans le politique, l'économique et le culturel.



[projet] Un jardin sauvage, manifestation « off » • Lausanne Jardins 97, du 14 juillet au 14 octobre 1997
[photos] ©DÉCOSTERD et RAHM, associés

UN JARDIN SAUVAGE

Des loups au Rôtillon

En 1872, le loup a été officiellement éradiqué de Suisse. Aujourd'hui, chacun prépare son retour. Que s'est-il passé dans nos consciences pour qu'en un siècle exactement nous soyons passés d'un extrême à l'autre, d'une extermination radicale à la stricte protection d'une espèce ? Notre rapport à l'environnement a changé, c'est le moins qu'on puisse dire. Et le XX^e siècle apparaît alors comme une charnière historique mal conçue qu'un apprenti-sorcier ouvrirait pour la refermer aussitôt, assailli par le doute. La disparition d'espèces animales n'est-elle pas en train de dérégler des équilibres biologiques planétaires ? Avions-nous tort durant tous ces siècles où l'homme s'est ingénié à supprimer le loup ? Avions-nous vraiment raison de le haïr de cette façon si extrême ? On peut encore expliquer ce rejet viscéral du loup : il a été en Europe l'unique fauve, le seul prédateur dans une rivalité directe avec l'homme. De cette concurrence ancestrale ont germé les mythes qui font du loup une sorte de double bestial de l'homme, une forme sauvage et païenne de l'intelligence, incarnant le mal et les forces obscures puisque, comme l'écrit Robert DELORT, il dévore l'agneau, symbole du Christ. Le loup était l'ennemi du genre humain et c'est dans cette perspective qu'il a été définitivement éliminé comme une espèce rivale, nuisible et surtout inutile pour l'homme.

La Convention relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe, conclue à Berne en 1979, marque un bouleversement de notre compréhension du monde en reconnaissant le rôle essentiel de la faune sauvage dans le maintien des équilibres biologiques. D'une apparente inutilité pour un univers réduit à l'homme et à ses intérêts immédiats, la faune sauvage prend un sens vis-à-vis d'un univers élargi à la biosphère. Cet élargissement de la conscience est clairement issu d'une modification du rapport de forces entre le monde naturel et la technologie humaine. Conséquence de la révolution industrielle, l'équilibre de fait entre l'homme et le milieu naturel est rompu et la lutte entre le loup et l'homme est devenue totalement inégale. De ce point de vue, la perception que l'on a du loup a même eu tendance, ces dernières décennies, à s'inverser littéralement, au point où on lui a trouvé une supériorité morale sur l'homme, résidant dans son courage, sa solidarité avec les malades et les blessés, son amour confiant dans le couple fidèle et son affection portée aux petits. Mais aujourd'hui, depuis qu'il repeuple petit à petit nos montagnes, il apparaît plus raisonnablement comme le symbole d'une nature enfin libre et sauvage.

L'ennemi du genre humain n'est plus aujourd'hui le loup, on l'aura compris, mais plutôt les tremblements de terre, les cyclones, les avalanches, les inondations, les éruptions volcaniques, toutes ces catastrophes naturelles dont l'ampleur est maintenant comparable à la puissance de nos technologies actuelles. La nature sauvage dans ce qu'elle peut avoir de plus dur et de plus dangereux pour l'homme ne se retrouve plus dans ces anciens témoins d'un monde naturel aujourd'hui sous tutelle. Le loup et le hamster d'Europe, l'aigle



et le martin-pêcheur, la vipère et la tortue : autant d'espèces animales aujourd'hui menacées d'extinction et que seul un classement d'un type quelque peu similaire à celui des monuments historiques permet de maintenir en vie. Autant d'espèces sauvages domestiquées dans un programme de survie. C'est là une situation totalement artificielle car gérée par l'homme afin de réguler les milieux biologiques pour y éviter les risques d'épidémie, de surpâturage, de dégradations et de famine qui pourraient apparaître dès lors qu'on supprime un maillon des équilibres naturels. La protection des espèces animales menacées passe par une limitation de la chasse et de manière significative par une réduction de la puissance et de la sophistication technique des armes, afin de laisser paradoxalement une chance à l'animal. Une pratique issue de nécessités s'est donc transformée en simple hobby : des inventions tels les dispositifs de visée comportant un convertisseur d'image ou un amplificateur d'image électronique pour tir de nuit, les avions, les enregistreurs, sont des moyens parmi d'autres désormais interdits dans l'affrontement avec les animaux sauvages.

Un droit d'exister à l'état sauvage dans la ville

Voici le monde sauvage d'hier domestiqué par nécessité et dont la seule sauvegarde est contenue dans un droit d'exister que l'homme lui accorde, à coups de conventions, d'amendements et d'indemnités versées en cas de dommage sur le cheptel domestique. Car notre rapport au monde sauvage se base aujourd'hui presque exclusivement sur un « contrat naturel », comme l'a décrit Michel SERRES dans son livre ainsi intitulé. La notion de droit d'exister à l'état sauvage, qui ordonne bien évidemment à l'homme de passer un contrat avec ce monde, détruit la qualité « sauvage » puisque étymologiquement, le mot vient du latin *sylvaticus* et trouve son premier emploi dans la désignation des herbes et des arbres qui poussent naturellement dans la forêt sans être modifiés par la culture de l'homme. Nous sommes sans doute devant un concept de nature entière-

ment nouveau et modifiant l'essence de nos actions paysagères. Que peut encore vouloir dire aujourd'hui « forcer la nature » ou « tyranniser la nature », comme principe directeur du jardin à la française ? Que peut également signifier « laisser la nature tranquille » comme principe opposé du jardin anglais ? À l'évidence, la clarté de ces définitions s'est perdue, car nous devons constater que c'est à nous et à nous seuls que revient aujourd'hui la responsabilité de donner à la nature le droit d'être tranquille. De même, l'acte de « forcer la nature » qui pouvait prendre autrefois la juste apparence d'une victoire n'est plus maintenant qu'un manifeste de cruauté.

Dans ce cadre-là, nous voulons rééquilibrer le rapport entre la ville et la nature, ou plus exactement entre le domestiqué et le sauvage, en sachant que le sens attaché à chacun de ces termes a éclaté. La ville n'est plus le témoignage exclusif du domestiqué : autour d'elle, la campagne a pris l'allure d'un jardin planétaire à entretenir. Le loup



est ici un témoin, comme ces mousses qui révèlent la bonne santé d'un milieu naturel. Et à ceux qui y verraient un acte de cruauté, alors nous répondrons par sa présence dans la ville et non par une absence. Aux millénaires de destruction de l'espèce, nous opposons cinq mois de présence en ville, reprenant le thème du loup que saint François d'Assise avait convaincu de venir se faire nourrir par les habitants de la ville plutôt que de ravager les alentours. Cinq mois où une bande sonore plongée dans une friche dessinera une ville entre le sauvage et l'artifice.

[Intervention] Découpage dans la palissade de chantier au niveau de la rue Centrale de 12 trous de 30 cm x 30 cm, à hauteur de regards adulte et d'enfant, permettant de glisser la tête dans la friche. Aucune intervention sur la friche. Diffusion sonore de hurlements de loups par bande audio montée en boucle.